



N° BLA/80 - 12 mars 1971

L'ISLAM ET LE SOCIALISME

(A l'occasion d'un passage au Caire de M. Roger Garaudy)

Marc Chartier

M. Roger Garaudy, philosophe marxiste français, fut invité en Égypte en novembre 1969, par la revue al-Talî'a (1) et l'équipe du quotidien al-Ahrâm. Au cours de ce séjour, il a donné trois conférences, dans la salle de conférences d'al-Ahrâm, suivies d'échanges de points de vue. Ces rencontres eurent un large écho dans la presse égyptienne, en premier lieu pour permettre à tous ceux qui ne purent trouver place dans la salle de conférences de pouvoir participer aux débats. Un compte-rendu n'ayant pas été fait, à notre connaissance, en langue française, c'est à partir de la revue al-Talî'a que nous tenterons ici de résumer ces conférences et les diverses réactions qu'elles occasionnèrent.

Sans doute n'est-il pas besoin de rappeler que pour M. Garaudy, le monde arabe n'est pas un inconnu. Outre la défense de la cause algérienne à laquelle il prit directement part, il fait preuve d'une large connaissance de la culture et de la civilisation musulmanes, comme tinrent à le souligner certains participants aux débats... même s'ils reprochèrent ensuite à cette connaissance d'être trop sélective. L'optique qui le guida dans ses exposés fut celle-là même qui, selon ses propres dires, anima toute sa vie, à savoir une volonté de dialogue franc et ouvert entre la pensée socialiste ou marxiste (2) et d'autres courants intellectuels ou orientations culturelles ; concrètement ici : le dialogue avec la pensée musulmane. Le souci constant de M. Garaudy dans ce dialogue entre le Socialisme et l'Islam est celui du progrès que doit actuellement accomplir la pensée socialiste. La civilisation musulmane, avec ses caractéristiques propres, avec l'apport de son présent (expériences socialistes en cours dans les pays musulmans) et de son passé (doctrine sociale de l'Islam, Ibn Khaldoun, Ibn Rushd, expérience Qarmate, etc...) est riche d'éléments "humanistes" qui peuvent bâtir un authentique socialisme local et contribuer ainsi à enrichir le socialisme mondial comme tel.

C'est cette optique qui retint tout particulièrement l'attention des penseurs et hommes politiques égyptiens qui participèrent aux débats, et c'est pourquoi nous porterons nous-mêmes notre écoute et notre attention à ce thème central des trois conférences : l'Islam et le Socialisme. Après avoir évoqué le contenu de chacune des trois conférences, nous essaierons de présenter certaines réactions d'ensemble et les réponses plus détaillées qui ont pu être apportées aux arguments avancés par M. Garaudy.

I - Les trois conférences de M. Roger Garaudy :

A) Première conférence : Influence de la civilisation arabe sur la culture mondiale (3).

L'expansion arabe fut le premier canal - le plus déterminant aussi - de la transmission de la civilisation arabe à d'autres civilisations. Le propos que vise particulièrement le professeur Garaudy

sur ce sujet est de montrer que les facteurs décisifs du succès que remportèrent les conquêtes musulmanes furent essentiellement des facteurs économiques, administratifs et sociaux, et non pas directement militaires : les conquêtes arabes n'eurent jamais un caractère d'agression collective et destructrice, comme ce fut le cas par exemple avec les Mongols. A un monde où régnaient des structures sociales basées sur l'esclavage et le féodalisme qu'avaient imposés la domination romaine, puis byzantine, l'Islam apportait des formes avancées et supérieures d'organisation sociale et économique ; les foules conquises adhèrent rapidement à ces nouvelles structures sociales, car celles-ci répondaient en fait à leurs besoins et aspirations. Cette symbiose eut pour résultat de créer tout un réseau d'échanges, commerciaux et intellectuels, plus important que celui qu'avait instauré l'ancien Empire Romain, ainsi que la création d'un État unifié ; centralisé, reposant sur une Loi écrite et une administration législative organisée. Finalement, l'on vit l'apparition d'une civilisation très florissante et diversifiée, basée sur l'Islam et les civilisations locales qui gardèrent leur caractère propre.

Qu'apportait la civilisation arabe ? Tout d'abord les richesses de la civilisation grecque tombée dans l'oubli et que les Arabes contribuèrent à ressusciter par tout un mouvement de traduction (Aristote, Gallien, Platon, Ptolémée, Euclide, etc...). Que l'on pense en tout premier lieu au rôle joué par la Bayt al-Hikma à Bagdâd, point de départ et de concentration de toute une culture. Les Arabes transmièrent aussi les résultats de leur abondante contribution scientifique et artistique.

A propos de la contribution des Arabes aux sciences humaines, M. Garaudy retient surtout le rôle et l'importance d'Ibn Khaldoun (4), en voyant en lui le véritable fondateur d'une représentation scientifique de l'histoire et de la société. L'histoire, en effet, selon Ibn Khaldoun, ne consiste pas en une simple énumération de faits partiels, mais en une vaste synthèse, laquelle est préparée par l'analyse du mécanisme interne des sociétés et de leur développement, ainsi que par la recherche des causes générales et des sources des événements historiques. Les phénomènes sociaux sont soumis à des lois déterminées, et tout particulièrement à la loi de causalité. (M. Garaudy s'empresse d'ajouter qu'Ibn Khaldoun ne peut pas ne pas faire penser à Marx ou à Engels...). Cette causalité historique ne revêt pas un caractère de déterminisme mécanique, mais elle a plutôt une forme dialectique, étant donné que les phénomènes historiques ont une influence réciproque sur leurs changements respectifs, conditionnés qu'ils sont les uns par les autres. Il en est de même sur le plan plus général des époques historiques, des civilisations, des sociétés : l'étude scientifique de leur mouvement incessant et de leurs influences réciproques permet à l'historien de bâtir une théorie sur l'évolution des empires, ainsi que sur les raisons de leur naissance, de leur évolution et de leur disparition. Finalement, M. Garaudy relève chez Ibn Khaldoun certains principes qui suggèrent à nouveau de voir en lui un marxiste avant la lettre : historicité de la matière, diversification des sociétés selon le mode de travail et de production économique, théorie de la valeur reposant sur le travail, etc...

B) Deuxième conférence : Le Socialisme et l'Islam (5).

M. Garaudy a tenu tout d'abord à rappeler le point de vue qui est le sien : il se situe en marxiste, mais un marxiste "ouvert", qui désire respecter une réalité religieuse et un dogme qu'il ne partage pas, mais dont il essaie de découvrir les dimensions humanistes... tout comme il a tenu à le faire dans son dialogue avec la pensée chrétienne.

Des éléments "socialistes" de la doctrine sociale et économique de l'Islam, il retient surtout le système fiscal et l'organisation de la propriété. Alors que, tout au long du Moyen-Age féodal et chrétien en Occident, les impôts portaient uniquement sur la terre, l'apparition de l'Islam crée un système fiscal différent : les impôts portent sur la propriété privée, en plus de la zakât (cf. Coran, IX, 103, 60). L'organisation de la propriété, telle que la conçoit la Loi islamique, représente elle aussi un grand progrès par rapport au système en vigueur dans l'Europe chrétienne. Désormais, le travail est considéré comme l'unique base de la propriété : le propriétaire de la terre n'est que celui qui y dépense son travail et qui la cultive lui-même. Une telle représentation fondamentale de la vie économique eut pour conséquence de créer des changements dans les structures politiques elles-mêmes.

M. Garaudy cite alors l'exemple, pour lui caractéristique, d'al-Tahtâwî (6) qui, se nourrissant du Coran et de la pensée islamique, découvrit certains principes essentiels qui sont les fondements mêmes du Marxisme, lorsqu'il étudia en particulier la question économique de la valeur : pour lui, comme pour Marx, le travail est la source unique de toute valeur ; la terre, par conséquent, doit appartenir à qui la travaille. M. Garaudy extrait de cet exemple un principe qui a pour lui valeur de postulat : dans un état composé d'une majorité de croyants, il est erroné de prétendre que la construction du socialisme est possible sans la participation de ces croyants, ou malgré eux ; une telle prétention signifierait un refus d'instaurer le socialisme.

Cette question de la participation de la civilisation musulmane au Socialisme actuel conduit nécessairement à poser une autre question, plus fondamentale, qui est celle des relations de l'Islam comme tel avec notre époque moderne. Un examen attentif et objectif du rôle complexe joué par la religion aux différentes époques de l'histoire amène le non-croyant à repenser le concept qu'il a pu se forger de cette religion. Le slogan "la religion, opium du peuple" fut sans doute valable à certaines époques et dans certaines circonstances historiques. Mais, bien qu'il soit considéré parfois comme l'essence du concept marxiste de religion, l'on doit reconnaître, à la suite de Marx et Engels eux-mêmes, qu'il n'est pas valable pour tous les temps et tous les lieux. Il est faux en tout cas de prétendre que la religion, de tout temps et en tout lieu, a soustrait l'homme à l'action et à la lutte pour le conduire à une sorte d'indifférentisme face à la vie sociale. Cette remarque est valable spécialement pour la religion musulmane qui joua un rôle de ferment dans les mouvements de libération nationale ; l'Islam est plus qu'une simple "soumission" !

Il se peut que les aspirations humaines profondes, qui sont inhérentes à chaque religion, soient exprimées parfois de façon obscure ; l'aspiration à un monde digne de l'homme peut parfois dévier en acceptant des satisfactions imaginaires. Mais lorsque le marxiste est attentif au sens de la religion, tel qu'il apparaît à certaines périodes déterminées de l'histoire, il se rend compte que cette religion ne se limite pas à être une représentation du monde : elle est aussi un moyen d'y être présent. Le Socialisme, quant à lui, prend en charge ces requêtes d'un monde meilleur, ces aspirations vers une société fraternelle, et il leur donne un achèvement concret et effectif.

Il est aisé de comprendre, dit en substance M. Garaudy, le besoin qui naît du désespoir et qui aspire à une justice parfaite en Dieu seul. Il est beau que l'homme, dans son désespoir, ait pu nourrir de tels rêves et espoirs. Un socialiste ne peut par conséquent se moquer du croyant ni le mépriser ; mais sa mission est de travailler et de lutter, d'une façon réaliste et scientifique, pour que ces rêves et espoirs ne demeurent pas éternellement imaginaires.

Compte tenu de ces données, il est urgent de conclure que lorsqu'un peuple arabe adopte le socialisme, il n'est pas contraint d'adopter les valeurs occidentales. Et pour cela, l'on ne peut se satisfaire de dire que le Coran approuve un système socialiste. L'explication la plus profonde est qu'il n'y a rien dans le Socialisme qui soit en contradiction avec l'esprit du Coran, à condition bien entendu que soit découvert l'esprit caché dans la lettre ; l'aliénation gît en effet en toute réponse qui prétend être une dogmatique rigide et définitive. Tout homme qui professe l'Islam peut donc faire partie des bâtisseurs du Socialisme, car l'expérience a montré que l'on peut être à la fois croyant et combattant. Adhérer au Socialisme, en terre d'Islam, permet de construire, dans les circonstances propres à notre temps, cette société humaine et fraternelle qu'avait annoncée le Prophète.

Il en va de même pour la culture musulmane. Si le socialisme scientifique européen est héritier de la philosophie classique allemande, de l'économie politique anglaise et du socialisme français, il est aussi ouvert aux requêtes et aux valeurs intellectuelles du monde musulman ; et les penseurs musulmans, grâce à leur tradition culturelle, peuvent apporter de nouveaux compléments au socialisme de notre époque actuelle. Nous avons parlé de la zakât et du concept coranique de propriété. Il y eut aussi l'expérience Qarmate (7).

M. Garaudy propose ensuite d'inclure Ibn Rushd (Averroès) (8) dans ce passé culturel digne de venir enrichir la pensée socialiste. Il voit en lui le champion de la conciliation entre foi et raison, ainsi que l'ancêtre lointain de Spinoza et Hegel, et même un précurseur de la dialectique matérialiste, puisque, pour lui, la Matière et le Mouvement sont éternels. Religion et philosophie, selon Ibn Rushd, ont le même but et expriment la même vérité, mais à des niveaux différents, la philosophie donnant place à la seule raison, et la religion étant exprimée sous des formes imagées, symboliques et mythiques.

M. Garaudy conclut cette deuxième conférence en répétant que les peuples arabes n'ont pas à se recroqueviller sur eux-mêmes ; il leur suffit de rester fidèles à leurs plus hautes traditions pour se trouver face à de larges horizons ouverts devant eux. C'est avec joie que le Marxisme considère ces réalités, car, selon l'affirmation de Lénine lui-même, le Marxisme est l'héritier de tous les rêves, de toutes les pensées et des meilleures créations qui sont le fruit des efforts dépensés par l'Humanité pendant des milliers d'années.

C) Troisième conférence : A propos de la multiplication des modèles de Socialisme (9).

Nous nous attarderons moins sur cette troisième conférence qui a pour but non pas de donner un "catalogue" détaillé des divers modèles de socialisme, mais plusieurs exemples de l'instauration effective du socialisme dans une société déterminée, compte tenu des circonstances historiques précises qui la caractérisent.

Après avoir commencé sa conférence par l'exemple de l'Égypte où le socialisme fut perçu comme une nécessité pour réaliser l'indépendance nationale, l'évolution économique et la justice sociale, le professeur Garaudy donne plusieurs critères de distinction :

- selon la structure économique et sociale du pays, le type de socialisme sera centralisé, au moins au début, ou bien démocratique, basé sur l'autogestion ;
- par rapport aux coutumes politiques propres à chaque pays, la forme du socialisme inclura soit la multiplication des partis et des organismes représentatifs, soit une démocratie directe reposant sur l'autogestion ;
- enfin, selon les relations de forces à l'intérieur de la nation et sur le plan mondial, la voie du socialisme sera violente ou pacifique.

Finalement, ces exemples sont illustrés par l'expérience spécifique faite par trois pays : le Russie, la Chine et la Yougoslavie.

Au cours de ces illustrations et exemples, M. Garaudy a manifesté l'intention de garder une position neutre, sans préférence ni critique. Il a tenu simplement à indiquer le danger qui guette toute expérience socialiste, à savoir le danger de "bureaucratie", tout en relevant les moyens d'y remédier que l'histoire a pu révéler. Dans ce but, était utile l'étude, non seulement des expériences qui ont réussi, mais aussi de celles qui sont tombées dans l'erreur.

II - Débats à la suite des conférences :

Quel écho reçut la déclaration d'intention faite par M. Garaudy ?

Comme nous l'aurons remarqué plus haut, et tout spécialement au cours de la deuxième conférence, M. Garaudy a tenu, lors de ces trois rencontres, à "jouer cartes sur table" : il se pose en marxiste, soucieux de dialogue franc et ouvert, respectueux d'une réalité religieuse et d'un dogme auxquels il ne communie pas. Il s'oppose aux slogans trop faciles qui ne voient dans la religion que soumission passive ou même une fuite devant la réalité. Mais son optique est très précise : un dialogue Socialisme-Islam n'est possible qu'en se situant sur un plan purement "humain", ou plus précisément "humaniste" ; quelles sont, dans la culture et la civilisation musulmanes, les valeurs qui sont autant de pierres d'attente pour un socialisme scientifique ? Ne court-il pas le risque alors de faire, ou peut-être même d'imposer une lecture "socialisante", voire "marxisante" de cette civilisation musulmane qu'il désire rencontrer, mais dont il mettrait entre parenthèses, pour ainsi dire, la dimension spécifiquement religieuse ? Peut-être est-ce poser le problème en des termes trop abrupts ? Car il ne s'agirait pas pour nous d'infléchir les données que nous nous sommes proposé de présenter ici vers une problématique qui serait étrangère autant à M. Garaudy qu'à ses interlocuteurs. Cependant, les quelques interventions qui firent immédiatement suite aux conférences de M. Garaudy nous suggèrent de nous poser une telle question. Qu'il nous suffise par exemple de relever le mot de conclusion adressé par M. Labîb Shuqayr aux participants de la première conférence. Celui-ci tint à souligner une idée dominante au cours du débat, à savoir la distinction entre la civilisation et la religion comme doctrine venue de Dieu pour le croyant. Pour un Musulman, la religion, basée sur le Coran, est venue de Dieu ; Coran et religion musulmane renferment des obligations morales et religieuses qui sont parmi les plus adéquates et celles qui encouragent le plus à construire une civilisation scientifique. Cette civilisation, quant à elle, repose aussi sur d'autres facteurs que les facteurs proprement religieux, comme par exemple les résultats scientifiques venant d'autres pays, etc... Mais la civilisation musulmane est en mesure d'assimiler les fruits des autres civilisations, à condition que ceux-ci ne s'opposent pas à la religion musulmane (10).

a) Nouvelles données venant compléter le contenu des conférences :

Au nombre des interventions, il en est certaines qui n'abordèrent pas de front la problématique que nous venons d'esquisser. Elles se contentent d'apporter des compléments extraits du Coran, de la Tradition et de l'histoire musulmanes, compléments qui visent à prouver que l'Islam est ouvert et même favorise une organisation socialiste de la société, ou bien que le socialisme n'est pas en opposition avec l'Islam. Nous nous contenterons d'une simple énumération pour maintenir chaque intervention dans sa tonalité propre.

M. 'Abd al-'Aziz Kâmil, ministre des Waqf-s (2è conférence) : il souligne tout d'abord que l'Islam proclame l'égalité absolue entre tous les hommes, car, si la supériorité s'acquiert par la "piété" comme dit le Prophète, tous peuvent accéder à cette piété. Il fait remarquer ensuite que M. Garaudy a omis certains exemples très éclairants, comme la vie du calife 'Umar Ibn 'Abd al-'Aziz et les démêlés qu'il eut avec les Umayyades qui voulaient s'emparer des biens d'autrui. Puis il précise que, si l'Islam signifie une soumission de l'âme à Dieu, c'est-à-dire sa libération de tout lien à ce monde pour qu'elle retourne "apaisée" à son Seigneur, cela ne signifie en rien l'indifférentisme, car l'Islam contient des principes d'efficacité et de lutte ; l'Islam est la religion du mouvement. Puis M. 'Abd al-'Aziz Kâmil conclut en disant en substance : nous pouvons, comme Musulmans, nous ouvrir à toute pensée mondiale dont nous profiterons et nous nous enrichirons, sans nous perdre nous-mêmes. C'est pourquoi nous pouvons être authentiquement musulmans et en même temps adopter le socialisme en tant qu'il vise à empêcher l'exploitation de l'homme par l'homme, ou l'exploitation d'une classe par une autre, ou encore la domination d'une classe sur les autres classes. Ceux qui s'opposent à la société, le Coran nous permet de les combattre, même par les armes...

Le Professeur Khâlîd Muhyî al-dîn (2è conférence) : il approuve l'intervention précédente, mais il va plus loin en déclarant non seulement que le Socialisme ne s'oppose pas au Coran, mais que le Coran et la sunna appellent au socialisme et à ses principes. L'Islam donne des principes de justice sociale comme cadre général pour les organisations politiques et sociales mises en place dans les sociétés musulmanes. Divers exemples du passé nous montrent des applications concrètes de ces principes généraux : l'eau, l'herbage et le feu constituaient un bien commun de la vie bédouine ; au temps de 'Umar Ibn al-Khattâb, la terre était considérée comme propriété du Trésor Public ; interdiction de l'usure, etc... autant d'exemples qui prouvent que l'application des textes était au profit de l'ensemble de la communauté. Actuellement, la seule voie possible pour réaliser ces principes généraux de justice sociale s'avère être le Socialisme.

Tout en reprenant à son compte ce que proposait M. Garaudy à propos de la nécessité de réinterpréter le slogan "la religion, opium du peuple", M. Khâlîd Muhyî al-dîn croit néanmoins que la religion, dans l'exposé du conférencier, est mise un peu dans l'ombre et qu'il est nécessaire de souligner davantage que les religions visent au bien et à la libération de l'homme.

M. Labib Shuqayr, membre du haut Comité Exécutif de l'Union Socialiste (2è conférence) : il propose de tenir compte des diverses acceptions du mot "religion". Ce mot recouvre : soit un ensemble de bases et de principes généraux d'origine divine, soit la pensée de ceux qui ont réfléchi ultérieurement à partir de ces bases, soit une forme précise de civilisation avec le développement matériel et le système de relations sociales que cette civilisation englobe. Prendre ces diverses acceptions comme un tout serait faire grandement erreur, car il faut absolument faire le partage entre les principes de l'Islam et la pensée musulmane d'une part, et, d'autre part, les applications concrètes qui ont vu le jour au sein d'une société déterminée. Mais lorsque nous confrontons les principes de la religion (indépendamment d'une forme précise de civilisation) avec les principes du socialisme (en laissant de côté certaines analyses scientifiques précises qui varient d'un auteur à l'autre), nous trouvons un accord fondamental au sujet du progrès des sociétés, de la valeur du travail, de la fonction sociale de la propriété, etc... Et ainsi l'Islam se trouve être opposé au capitalisme et "avec" le socialisme.

M. Muhammad Ahmad Khalaf Allâh (3è conférence) : il voit dans la multiplication des types de socialisme le résultat de la constitution culturelle propre à chaque pays. Pour ce qui concerne l'Égypte par exemple, la constitution culturelle de ce pays repose sur son passé et sur sa religion. L'édification du socialisme doit par conséquent en tenir compte. Quant à l'accord entre le socialisme et la religion, il n'y a pas là une question difficile, car socialisme et religion se retrouvent dans le même but : rendre l'homme heureux ! Les valeurs de vérité, de justice, de refus de distinction entre les races et les classes, toutes ces valeurs qui visent au bonheur de l'homme se trouvent dans la religion. Il suffit seulement de les présenter sous une forme qui corresponde à notre siècle actuel, ainsi qu'à la pensée socialiste sur laquelle s'appuie l'Égypte.

b) Mise en avant de la dimension spécifiquement religieuse de l'Islam:

Si les interventions précédentes ne firent directement aucune remarque sur le "champ de vision" délimité par M. Garaudy, d'autres interlocuteurs manifestèrent plus ou moins explicitement leur désaccord, ou du moins situèrent leurs interventions - semble-t-il - à un niveau différent. Ici encore, nous essaierons tout simplement de traduire et résumer ces diverses interventions.

M. Badawî 'Abd al-Latif, directeur de l'Université d'al-Azhar (1^{ère} conférence) : il tient à corriger l'interprétation que M. Garaudy a donnée du succès remporté par les conquêtes musulmanes. Selon lui en effet, le système économique, social et administratif qu'exportaient avec eux les Arabes ne fut pas la raison fondamentale de l'expansion de l'Islam, mais bien la foi en Dieu elle-même et le dogme musulman qui firent les Arabes une grande nation. Sans ce dogme, les Arabes n'auraient pas été une nation et il n'y aurait pas eu cette civilisation arabe grandiose.

Quant à la civilisation arabe, même si elle a fait des emprunts à d'autre civilisation, elle est une civilisation propre et autonome, étant donné qu'elle est de "facture" divine, et non pas humaine comme c'est le cas pour les autres civilisations.

En réponse à ces remarques, M. Garaudy reconnaît de nouveau que le dogme religieux a fortement influencé les sciences humaines chez les Arabes, et même qu'il a été la source première de l'art musulman. Il reconnaît de même que l'Islam, à l'époque des conquêtes musulmanes, représentait la plus grande source spirituelle et l'expression la plus développée de la civilisation. Mais il ne peut que confesser son désaccord fondamental avec M. Badawi 'Abd al-Latif et refuser les distinctions faites par lui. M. Garaudy déclare être personnellement athée et marxiste ; il pense cependant que le Marxisme ne peut actuellement se priver des richesses spirituelles des religions, car ces richesses représentent une base pour l'élargissement de ses horizons. Mais lorsque lui-même étudie l'Islam, il ne le fait que sous l'angle de son rayonnement humain et de l'influence qu'il a jouée sur le progrès humain.

M. 'Abd al-'Azîz Kâmil (1^{ère} conférence) : il fait remarquer que M. Garaudy fut surtout attentif aux applications de la civilisation musulmane, alors qu'il faut mettre en relief les bases théoriques essentiellement religieuses (Coran, Hadîth...) qui ont permis ces applications. Il ne faut pas oublier non plus que, bien avant Ibn Khaldoun, les Compagnons du Prophète donnèrent l'exemple d'une interprétation des événements historiques, en les comparant les uns aux autres. Ne faisons donc pas de l'auteur des "Prolégomènes" l'initiateur que l'on a bien voulu voir en lui !

M. Kamâl al-dîn Raf'at, ministre du Travail (2^{ème} conférence) : à son avis, les luttes et contradictions auxquelles nous assistons dans notre société actuelle, résultent fondamentalement d'un manque d'équilibre entre les forces matérielles et les forces spirituelles. M. Garaudy disait de la religion qu'elle était, en ses diverses étapes, l'expression d'une révolte pour se libérer d'une oppression qui pesait sur l'humanité à une période déterminée. M. Kamâl al-dîn Raf'at ajoute, allant plus loin que M. Garaudy : la religion, avec les valeurs et forces spirituelles qu'elle contient, ne peut être laissée de côté, car l'humanité en a absolument besoin, quel que soit le progrès où elle est parvenue et ces forces spirituelles de la religion doivent être liées aux forces matérielles dans la marche de la société.

Les religions qui sont, par exemple, le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam représentent une libération de l'homme par rapport à la magie et à la superstition (cf. Abraham) ; elles se retrouvent aussi dans la proclamation de l'unicité de Dieu, prouvant par là qu'il n'y a d'autre "seigneur" que Lui et que tous les hommes sont égaux. Moïse est le porte-parole d'une religion qui représente non seulement un mouvement spirituel, mais également un ensemble de valeurs sociales (libération de l'homme, par exemple). Les enseignements du Christ furent véritablement un défi à son siècle. De même les prophètes de tous les temps furent des hommes qui consacrèrent leur vie à lutter contre la superstition, la magie, l'oppression, la répression, etc... tout en étant les guides de la foi... Tous ces exemples nous montrent une alliance de valeurs hautement spirituelles et de la lutte pour la libération économique et sociale de l'homme.

Pour ce qui concerne plus spécialement l'Islam, il n'est pas inutile de remarquer que 3/4 des versets coraniques concernent la vie quotidienne, les valeurs à respecter pour les relations humaines ainsi que la valeur du travail, la justice, l'aide aux autres, etc... et qu'environ 1/4 du Coran concerne les vérités à croire. Une telle remarque indique la portée du lien qui existe dans le Coran entre la religion et le socialisme.

M. Muhammad Kâmil Husayn, docteur en médecine (2^e conférence) : par mode d'allégorie, il propose de ne pas rejeter de si vite l'expression "la religion, opium du peuple". De même que certains cas de maladie physique nécessitent d'être soignés par l'emploi d'une faible quantité d'opium, ainsi une société malade - le Dr Muhammad Kâmil Husayn parle de l'Égypte - peut avoir besoin de cet "opium" qu'est la religion.

III - Deux commentaires plus détaillés :

Au début de l'année 1970, deux articles furent publiés au Caire, donnant de substantiels commentaires aux trois conférences du professeur Garaudy. Nous nous proposons de les présenter ici séparément, pour en sauvegarder l'unité interne et en respecter le déroulement de la pensée.

a) M. Mahmûd Isma'il 'Abd al-Râziq : "Garaudy, l'Islam et le socialisme" (11).

Après avoir constaté à son tour l'esprit d'ouverture et d'audace dont témoignaient les trois rencontres de novembre 1969, l'auteur de cet article en vient rapidement au différend qui le sépare de M. Garaudy. Il reproche tout d'abord à ce dernier d'avoir glané les données de ses conférences de façon par trop sélective

"La critique que nous adressons... à Garaudy ne vise pas le principe de la rencontre entre l'Islam et le Socialisme ; mais elle vise la sorte de preuves et d'arguments que Garaudy avance pour établir la conciliation entre Socialisme et Islam. Les déclarations du professeur Garaudy ressemblent presque à l'essai simpliste fait par certains pour prouver que la société communiste idéale conçue par Marx est elle-même le "paradis" promis par Dieu à ses pieux élus et serviteurs ! Garaudy prit un exemple par ci, un exemple par là ; puis il assembla le tout pour montrer ce qu'il voulait montrer... tout comme il l'avait fait pour le Marxisme et le Christianisme. Et qui sait ? peut-être en fera-t-il autant la prochaine fois pour établir la conciliation entre le Marxisme et le culte au Taureau Apis !"

Et qui plus est, les exemples donnés par M. Garaudy n'expriment, selon M. Isma'il 'Abd al-Râziq, ni la vérité de la pensée socialiste, ni l'essence des expériences socialistes de la société musulmane. Ils sont en effet le reflet de pensées et d'influences extrinsèques à la pensée et à la réalité musulmanes, telles que la pensée grecque (Aristote, Néoplatonisme) ou orientale (Zoroastrisme, Mazdéisme). Elles n'avaient donc rien d'authentiquement musulman ; au contraire, elles furent, au sein de l'Islam, un ferment de scission politique ou religieuse.

Le mouvement Qarmate, dont parle M. Garaudy comme premier exemple, fut au Bahreïn un mouvement politico-religieux shi'ite, revêtu d'une certaine coloration révolutionnaire et communiste. Cependant les influences étrangères qu'il dénote l'empêchant d'être une expérience musulmane authentique. Il en est pour preuve que les qarmates firent un raid contre la Mekke en l'an 317 de l'hégire et qu'ils assaillirent et tuèrent les pèlerins qui s'y étaient rendus.

Il en va de même pour Ibn Rushd : le fait qu'il se soit mis à l'école d'Aristote l'a conduit finalement à un rationalisme extrême et, par voie de conséquence, à la négation des dogmes fondamentaux de l'Islam. Non seulement il n'est pas l'interprète le plus autorisé de son époque, mais il fut même rejeté et considéré comme hérétique. Comment peut-on alors, comme le propose M. Garaudy, le considérer comme un cas exemplaire de conciliation entre la foi et la raison ?

A propos d'Ibn Khaldoun : en dépit du mérite qu'il a dans l'évolution des sciences sociales, il ne faut pas oublier pour autant qu'il fut lui-même incapable d'appliquer à ses études sur l'histoire musulmane les lois des phénomènes sociaux qu'il avait découvertes. En plus du fait qu'Ibn Khaldoun a dû connaître les œuvres d'Aristote et être influencé par elles, il y a surtout un abîme entre sa pensée et la théorie marxiste de l'historicité de la matière. C'est ce qui rend par conséquent inconcevable la comparaison entre sa pensée et la pensée socialiste.

Al-Tahtâwî finalement n'était socialiste ni dans sa pensée, ni dans son comportement. Il était seulement ouvert aux courants européens et exprimait son admiration à leur endroit, sans cependant adopter aucun d'entre eux. S'il faut le qualifier, il serait plutôt "libéral", et non pas "socialiste" comme le prétend M. Garaudy.

La conclusion de cet article est exprimée en termes très sévères : "La conciliation que le professeur Garaudy invente entre la pensée musulmane et le Marxisme, en se basant sur la philosophie d'Ibn Rushd, l'expérience communiste des Qarmates et la pensée sociale d'Ibn Khaldoun, fait preuve d'un parti pris que refusent la science et le Marxisme, un parti pris que n'admet pas l'Islam".

b) M. Hasan Hanafi : "Garaudy en Egypte" (12).

M. Hasan Hanafi commence lui aussi par reconnaître la compétence de M. Garaudy ainsi que l'esprit d'ouverture que manifestent ces rencontres qui eurent lieu au Caire, non seulement au niveau des intellectuels, mais encore au niveau populaire, par l'intermédiaire de la presse égyptienne.

Mais rapidement il en vient à dire sa déception: M. Garaudy nous a parlé de nous-mêmes, mais nous ne l'avons pas interrogé sur ce qu'il pouvait réellement nous apporter. Bien plus, ces rencontres ne furent qu'un très pâle reflet de la situation et des problèmes actuels et ce qui concerne la pensée de l'Égypte moderne ne fut pas abordé. M. Garaudy a parlé de ce que nous connaissons parfaitement, et les interventions, à la suite des conférences, ont permis à ceux qui ont pris la parole de compléter ce que le conférencier avait omis de dire, ou tout simplement ignorait ; mais ce fut toujours au plan d'un Islam "ancien" qui se contente d'exalter l'héritage musulman comme un appel au socialisme. Dans ces rencontres avec M. Garaudy, chacun a vu dans l'autre ce qu'il voulait y voir : nous avons vu en Garaudy le Socialisme s'abreuvant au Christianisme et l'aspect humaniste du Socialisme ; et il a vu en nous le Socialisme s'abreuvant à l'Islam et l'aspect arabe du Socialisme. Ce fut "une rencontre de frères qui s'aiment mutuellement en Dieu". "Nous avons fait de lui un marxiste ouvert alors qu'il est en réalité un catholique progressiste ; il a fait de nous des socialistes indépendants, alors qu'en réalité nous sommes encore sur le chemin de la transformation socialiste".

Si toute rencontre ne porte de fruits qu'en raison d'une opposition mutuelle qui amène un approfondissement de la pensée, il faut bien reconnaître que cela n'eut pas lieu avec Garaudy. Tout était parfait des deux côtés. Ce ne fut donc pas une rencontre "franche", car nous n'avons pas dit à M. Garaudy tout ce qu'il désirait savoir, et il ne nous a pas dit tout ce qu'il connaissait.

A la lumière de cette entrée en matière on ne peut plus explicite, M. Hasan Hanafi examine en détail le contenu de chacune des trois conférences.

Au sujet du rôle joué par la civilisation musulmane dans l'histoire, M. Garaudy n'a fait que dire ce que nous répétons à nos étudiants, à savoir une glorification de notre passé, sans poser de bases scientifiques à l'étude de notre héritage culturel. La représentation populaire, consciente d'un manque par rapport à la civilisation occidentale, trouve une compensation en se réclamant d'un passé glorieux : ce furent les Arabes qui transmirent à l'Europe la science de la Grèce, et actuellement, nous reprenons à l'Occident ce qu'il a d'abord reçu de nous. Le danger d'une telle représentation est qu'elle maintient dans une sorte de paralysie. "Notre ignorance d'aujourd'hui trouve une compensation dans notre science d'hier... ". Quant à la protestation de certains sur la spécificité proprement "religieuse" et "divine" de notre civilisation musulmane, il y a là le symptôme d'une mentalité "primitive", appelée "théologisme", qui ramène tout à la Cause Première et mutile l'efficacité des causes secondes...

La deuxième conférence, relative au Socialisme et à l'Islam, fait montre de la même orientation en voyant dans l'Islam un Socialisme avant la lettre. Une telle interprétation musulmane du Socialisme, ou interprétation socialiste de l'Islam, part d'une bonne intention ; mais elle tombe en réalité dans un concordisme, caractéristique de "la Droite" qui, aux dires de M. Hanafi, fut l'instigatrice de ces rencontres avec M. Garaudy. Comment une représentation "pyramidale" du monde peut-elle réellement favoriser un authentique socialisme scientifique qui est pourtant pour nous une question de vie ou de mort ? M. Garaudy pense, quant à lui, que les pays musulmans peuvent accéder au socialisme par leur voie propre, en s'aidant du rationalisme d'Ibn Rushd, du matérialisme d'Ibn Khaldoun et de l'exemple de la révolte Qarmate. Mais où en sommes-nous par rapport à Ibn Rushd ? Nous ne connaissons de lui que la tendance religieuse de sa philosophie ; mais nous avons refusé et nous ignorons sa philosophie proprement rationnelle qui défend le déterminisme des lois naturelles et qui donne la primauté à la raison et à l'expérience. D'Ibn Khaldoun, retenons que sa représentation cyclique de l'histoire ne favorise pas le "développement", essentiellement basé sur une représentation "ascensionnelle" de l'histoire. A propos des Qarmates enfin, le caractère "populaire" de leur révolte nous rappelle combien nous sommes actuellement loin du compte. La majorité des révolutions du Tiers Monde ont reposé sur l'armée, en tant qu'avant-garde consciente du peuple. Mais les foules elles-mêmes ne sont pas associées effectivement à la lutte.

Finalement, au sujet de la multiplication des types de socialisme et de la voie propre que suivent les pays du Tiers Monde dans leur chemin vers le socialisme, M. Hanafi insiste à nouveau sur les facteurs de stagnation que représente une conception exclusivement "théologique" de l'Islam, conception qui cache en réalité la volonté libre de l'homme, qui contribue à un dédoublement de la personnalité et qui, par conséquent, est plus un obstacle au développement qu'un facteur de développement scientifiquement élaboré. Parler d'un renouvellement de la pensée marxiste à la lumière d'autres courants de pensée, même contraires, peut être valable pour les milieux civilisés qui sont saturés du socialisme scientifique et du matérialisme dialectique. Mais pour les pays en voie de développement, parler d'une telle refonte idéologique pourrait être catastrophique, en ramenant à une mentalité mythique, avec toutes ses superstitions et ses rêves. Pour de tels pays, soutenir l'importance de la matière et la dialectique de l'histoire est plus urgent qu'explicitement l'intervention de facteurs immatériels dans le déroulement des phénomènes naturels et sociaux. Revenir aux principes premiers du Socialisme ne peut que donner une nouvelle impulsion à la révolution. Lorsqu'on prétend, avec M. Garaudy, que le déterminisme des lois naturelles et la lutte des classes ne sont pas nécessaires aux pays du Tiers Monde, mais qu'ils peuvent accéder au socialisme par une voie pacifique et une simple distribution du revenu national selon les forces nationales existantes, que reste-t-il alors des bases générales du socialisme ?

Parmi les propositions concrètes qui concluent cet article, nous retiendrons surtout les caractères que devrait revêtir, selon M. Hasan Hanafi, toute vraie révolution dans les pays du Tiers Monde : elle devrait être "populaire" (un "parti révolutionnaire populaire"), reposant sur une base démocratique et dotée d'une idéologie clairement définie et visant à un changement social radical.

IV - Socialisme ou Marxisme ?

Qu'il nous soit permis, pour conclure ce compte-rendu, de poser une question, ou plus exactement de relever une certaine ambiguïté, ne serait-ce qu'au niveau des termes. A l'issue de la deuxième conférence, M. 'Abd al-'Aziz Kâmil avait laconiquement fait remarquer que M. Garaudy parlait au début de "Socialisme" et que, par la suite, il a parlé de "Marxisme"...

Le clivage dans la terminologie fut sans doute consciemment repéré par certains interlocuteurs du professeur Garaudy. M. Labib Shuqayr, par exemple, remercia M. Garaudy, au terme de la deuxième conférence, pour avoir traité cette question de l'accord entre la religion et la pensée marxiste - il tient à souligner explicitement qu'il ne disait pas "socialiste" - car, selon lui, cette question doit être soulevée dans son vrai cadre, et il pense que cette conférence apporte des lumières sur la voie à emprunter pour arriver à un mariage heureux entre la religion et le Marxisme. Par la suite, M. Shuqayr s'engagera dans son exposé que nous avons résumé plus haut.

M. Muhammad Kâmil Husayn fit lui aussi clairement la distinction à la fin de la deuxième conférence. Il déclara dans son intervention que toutes les religions sont "socialistes" ; mais il tint à faire remarquer que, selon lui, le Marxisme est "logique", mais non pas "scientifique", car le déterminisme que prône le Marxisme sur le plan de la vie humaine et sociale n'a lui-même rien de scientifique. En outre, la lutte des classes fut un phénomène consécutif à une époque bien déterminée (expansion de l'industrie) et elle ne révèle en réalité qu'une maladie qui a atteint les penseurs du XIX^e siècle... M. Garaudy, en réponse à M. Kâmil Husayn, apporta certains rectificatifs de la mauvaise interprétation du déterminisme et de la lutte des classes. Il déclara que, selon Marx lui-même, c'est l'homme qui a la responsabilité de son histoire et qui en est le premier agent. Quant à la lutte des classes, elle n'est pas un slogan inventé par les Marxistes, mais l'expression d'une réalité existante : ce ne sont pas les opprimés qui commencent cette lutte, mais bien ceux qui les oppriment et leur font violence. M. Garaudy conclut cette intervention en montrant dans le Marxisme avant tout une méthode de lutte qui est à la disposition des opprimés, et non pas un dogme qui chercherait à imposer de gré ou de force le déterminisme des lois historiques et la lutte des classes. Un dialogue entre marxistes et croyants est donc possible, où chacun a à apprendre de l'autre et d'où il ressort davantage "lui-même". Le but d'un tel dialogue est d'unir les forces de tous ceux qui désirent construire l'avenir.

M. Mahmûd Ismâ'il 'Abd al-Râziq, dans l'article mentionné ci-dessus, tint lui aussi à faire le partage entre Socialisme et Marxisme : s'il n'y a rien selon lui, dans les enseignements de l'Islam, qui fasse penser à une contradiction avec la pensée et les expériences socialistes - même si l'on ne trouve pas dans la Loi musulmane de théorie pleinement élaborée du socialisme - il déclara nettement l'opposition et la contradiction entre l'Islam et le Marxisme, tout en reconnaissant que la dialectique marxiste, grâce à sa souplesse et à sa vitalité, peut s'harmoniser avec d'autres formes de pensée humaine, sans nécessairement se mélanger avec elles.

Nous avons tenu nous-mêmes, en terminant ce compte-rendu, à relever cette ambiguïté, au moins au niveau de la terminologie employée. L'Islam et le Socialisme... L'Islam et le Marxisme... Sans qu'il soit de notre droit de nous prononcer sur une telle alternative et sans vouloir accentuer une problématique qui nous ramènerait à quelques décades en arrière, qu'il nous soit permis au moins de constater en toute objectivité que la distance est grande entre les deux perspectives de "dialogue", s'il est vrai que, de ce dialogue - pour reprendre l'expression de M. Garaudy lui-même - chacun doit "ressortir davantage lui-même". Les conférences et les débats dont il fut ici question montrent avec évidence que le principe de l'accord entre l'Islam et le Socialisme ne fait pas difficulté, même si des ajustements restent à inventer au gré des circonstances historiques et sociales. Mais quant à transposer le problème sur le plan du Marxisme, pris non seulement comme une expérience précise de "socialisme", mais avec toute l'idéologie et la doctrine qui la sous-tendent, il semble indispensable d'aborder cette question d'une façon plus nette et moins allusive.

Marc CHARTIER

NOTE

1. Revue mensuelle publiée au Caire (en langue arabe), et qui est considérée comme "l'interprète autorisé de la pensée marxiste". Cf. P. Rondot, "les forces d'opposition en Égypte après Nasser", *La Croix*, 4-5 oct. 1970, p. 4.
2. L'ambiguïté, semble-t-il, demeure. Nous y reviendrons par la suite.
3. Cf. *al-Tali'a*, janv. 1970, pp. 112-114.
4. Ibn Khaldoun (1332-1406), historien, philosophe et homme politique, né à Tunis. Auteur d'une immense chronique, précédée de "*Prolégomènes*" (*muqaddima*) où il traite de sa philosophie de l'Histoire.
5. Cf. *al-Tali'a*, janv. 1970, pp. 142-168.
6. Al-Tahtâwi, né en 1858, à Tahtâ, en Égypte. Auteur d'ouvrages religieux.
7. Les Qarmates : "Au sens strict, ce nom a été appliqué aux groupements insurgés d'Arabes et de "Nabatéens", qui s'organisèrent en Basse-Mésopotamie, après la guerre civile des Zandj, à partir de 264/877, sur les bases d'un communisme initiatique... Au sens large, cette dénomination... désigne l'ample mouvement social de réforme et de justice égalitaires, qui a ébranlé le monde musulman du IX^e au XII^e siècles de notre ère" (L. Massignon, *Encyclopédie de l'Islam*, 1^{ère} édit. Tome III, p. 813).
8. Ibn Rushd (Averroès), médecin et philosophe arabe, né à Cordoue (1126-1198) ; commentateur d'Aristote.
9. Cf. *Al-Tali'a*, fév. 1970, pp. 95-112.
10. C'est nous qui soulignons.
11. "Garaudy wa-l-Islâm wa-l-Ishtirâkiyya", in *al-Fikr al-Mu'âsir*, le Caire, fév. 1970, pp. 54-59.
12. 'Garaudy fi Misr', in *al-Kâtib*, le Caire, janv. 1970, pp. 101-117.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--